

L'ENTHYMÈME,
ARGUMENT DU QUOTIDIEN*

Yvan Pelletier
Faculté de Philosophie
Université Laval
Québec

LE MOT *PROSE* A QUELQUE CHOSE D'UN PEU SAVANT. Aussi la surprise de M. Jourdain, le bourgeois gentilhomme, se comprend-elle assez, quand il réalise subitement qu'il s'exprime en prose. M. Untel — même le plus intellectuel — s'émerveillera de manière comparable, si on lui affirme qu'il argumente généralement par *enthymème* ; que, pour mettre de son avis ses interlocuteurs, sur les sujets les plus divers, chaque fois qu'il n'avance pas des *paradigmes*, ce sont le plus souvent des enthyèmes qu'il forme. On ne s'attend pas qu'un mot aussi rare et pédant nomme une activité aussi commune et quotidienne. C'est pourtant bien avec un enthyème que M. Untel se persuade que son beau-père les tirera d'embarras, lui et sa femme, quand il pense: « Il ne va pas laisser ma femme dans l'embarras, c'est son père. » Ou qu'il s'imagine que sa femme doit être enceinte: « Sûrement, avec toutes ces nausées. » Ou qu'il espère qu'il y a encore des citoyens honnêtes: « Mon frère et mon beau-frère le sont! »

Depuis qu'Aristote a défini l'enthymème comme l'argument de prédilection de l'orateur, il s'est écrit bien des commentaires sur ses propos. À les lire, néanmoins, on reste toujours avec une impression de haute technicité et on ne réalise vraiment pas qu'il s'agit là de rendre consciente une activité des plus naturelles. Aussi vaut-il la peine de consacrer quelques pages à ramener le sujet à de

* Article publié dans la revue de la Société d'Études Aristotéliennes : *Philosophia Perennis*, vol. III (1996), #2 (automne).

Yvan Pelletier

plus simples dimensions.

Aussi technique qu'il sonne, l'enthymème recouvre déjà plusieurs réalités, avant d'entrer dans l'histoire de l'éloquence. C'est d'ailleurs le principal exercice qu'exigera cet article: apercevoir que la définition de l'enthymème fait un constant appel à l'homonymie (analogie). Quand Aristote l'a assigné à la signification du syllogisme oratoire, il faisait déjà l'objet d'un usage plus général et plus confus. L'enthymème, conformément à son étymologie, c'était tout ce qu'on peut trouver *dans l'esprit* ou *dans le cœur* : car θυμός signifie radicalement « l'âme, le cœur, en tant que principe de la vie »¹; c'est en conséquence le siège des sentiments, de tout ce qui motive les opérations vitales, et spécialement de la colère, de l'ardeur, du courage. L'ἐνθύμημα, donc, sera toute idée², mais spécialement l'idée capable de mouvoir l'intelligence, l'argument³. L'acception qui va nous intéresser ici est plus précise : c'est ce type particulier d'argument qu'Aristote définit par sa matière et sa forme dans les *Premiers Analytiques* — « un syllogisme imparfait, issu de vraisemblances ou de signes » —, et par son agent et sa fin dans la *Rhétorique* — « un syllogisme oratoire », « un syllogisme politique ». Pour que notre propos soit bien clair, il faut aussi le distinguer d'une spécialisation plus grande encore dont l'ont ensuite habillé les théoriciens ultérieurs de l'éloquence : un argument dont la matière propre serait les contraires⁴, ou les conséquents⁵, ou dont la présentation extérieure impliquerait de sous-entendre la conclusion ou l'une des prémisses.⁶

¹Pierre Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris : Klincksieck, 1968, 446a.

²Quintilien, *Institutiones oratores*, V, 10 : « omnia mente concepta » ; Pacius, *In II Prior. Anal.*, 27 : « omnem sententiam » ; Chantraine, *ibid.* : « idée ».

³Quintilien et Pacius : « sententiam cum ratione » ; Chantraine : « argument ».

⁴Voir Cicéron, *Topiques*, c. XIII et XIV ; Quintilien, *ibid.*

⁵Voir Quintilien, *ibid.*

⁶C'est cette ultime et plus célèbre conception de l'enthymème qui a porté à reconstruire à rebours la fausse étymologie qui voudrait qu'on l'appelle *enthy-*

L'enthymème, argument du quotidien

Mon intention vise tout simplement le commentaire le plus rigoureux possible, en chacun de ses éléments, de la définition énoncée dans les *Premiers Analytiques*. Je chercherai aussi comment les allusions plus partielles de la *Rhétorique*, malgré l'usage d'un langage différent, corroborent cette définition principale. On a déjà tenté d'éclairer la conception aristotélicienne de l'enthymème⁷, mais, il me semble, avec des déficiences telles qu'il faille s'essayer à les corriger.

La conviction, enthymème commun

Voici, avant tout, la définition la plus essentielle qui ait été donnée de l'enthymème:

Ἐνθύμημα δὲ ἐστὶ συλλογισμὸς ἐξ εἰκότων ἢ σημείων. —
L'enthymème est un raisonnement⁸ imparfait, issu de vraisemblances

même parce qu'il garde une prémisse cachée dans l'esprit (ἐν θύμῳ). Voir Lalande, 288.

⁷Entre autres : J. Barthélémy Saint-Hilaire, *Sur l'enthymème*, appendice à sa traduction de la *Rhétorique à Alexandre*, Paris : Librairie philosophique de Lalande, 1870, 30p.; L.F. Bitzer, *Aristotle's Enthymeme revisited*, in *The Quarterly Journal of Speech*, 45 (1959), 399-408 ; Richard Bodéüs, *Des raisons d'être d'une argumentation rhétorique selon Aristote*, Montréal : Université de Montréal [*Cahiers du département de philosophie* 8804], 1988, 16p. ; W.M.A. Grimaldi, *Studies in the Philosophy of Aristotle's Rhetoric*, Wiesbaden [*Hermes Einzelschriften* 25], 1972 ; W.M.A. Grimaldi, *Semeion, Tekmerion, Eikos in Aristotle's Rhetoric*, *American Journal of Philosophy*, 101 (1980), 383-397 ; J.H. McBurney, *The Place of the Enthymeme in Rhetorical Theory*, in *Speech Monographs*, 3 (1936), 49-74 ; E.H. Madden, *The Enthymeme: Crossroads of Logic, Rhetoric and Metaphysics*, in *Philos. Rev.*, 61 (1952), 368-376 ; Ch. S. Mudd, *The Enthymeme and Logical Validity*, in *The Quarterly Journal of Speech*, 45 (1959), 409-414 ; Eugene E. Ryan, *Aristotle's Theory of Rhetorical Argumentation*, Montréal : Bellarmin [*Noêsis*], 1984, 192p. ; Friedrich Solmsen, *Die Entwicklung der Aristotelischen Logik und Rhetorik*, Berlin: Wiedman, 2-19 ; Jürgen Sprute, *Die Enthymemtheorie der aristotelischen Rhetorik*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht [Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften in Göttingen], 1982, 209p.

⁸Je traduis συλλογισμὸς par *raisonnement*, plutôt que par *sylogisme*. Ceci présente l'avantage d'adhérer à l'homonymie beaucoup étendue qu'Aristote

Yvan Pelletier

et de signes.⁹

Συλλογισμός — *Raisonnement*

À première vue, le premier mot de la définition ne devrait causer aucun problème. Aristote définit plusieurs fois le raisonnement, et toujours plus ou moins dans les mêmes termes. Puisqu'on est à examiner une définition issue des *Premiers Analytiques*, autant chercher dans le même traité la conception appropriée :

Συλλογισμός δέ ἐστὶ λόγος ἐν ᾧ τεθέντων τινῶν ἕτερόν τι τῶν κειμένων ἐξ ἀνάγκης συμβαίνει τῷ ταῦτα εἶναι. — Le raisonnement est une phrase¹⁰ dans laquelle, des choses une fois

attache à ce vocable. En fait, il appelle parfois globalement συλλογισμός tout acte où on raisonne, où on atteint à une connaissance nouvelle en se basant sur une connaissance antérieure, même avec un lien très ténu (« Ἔστι γὰρ ἡ διαίρεσις οἷον ἀσθενῆς συλλογισμός », *Prem. Anal.*, I, 31, 46a32-33), imparfaitement objectif (ὁ πολιτικός συλλογισμός, *Rhét.*, II, 22, 1396a5) ou même seulement apparent (ὁ συλλογισμός ἐριστικός, *Top.*, I, 1, 100b24). Parfois, il restreint l'appellation à des raisonnements où existe une inférence effective et distingue entre eux en précisant leur matière (ὁ ἐνδοξος συλλογισμός, *Réf. soph.*, 9, 170a40 ; γεωμετρικός, ἰατρικός, *ibid.*, 9, 170a32) ou leur voie (ὁ ἐξ ἐπαγωγῆς συλλογισμός, *Prem. Anal.*, II, 23, 68b15 ; ὁ διὰ τοῦ ἀδυνάτου συλλογισμός, *Top.*, VIII, 2, 157b37 ; ὁ ἐξ ὑποθέσεως συλλογισμός, *ibid.*, I, 18, 108b8). Enfin, le Stagirite réserve parfois συλλογισμός pour signifier un raisonnement issu de notions plus universelles, une *déduction*, en opposition à une *induction* (ἐπαγωγή), raisonnement mené à des notions plus universelles. Tout à l'opposé, le mot français *sylogisme* est normalement limité à ce dernier sens. L'homonymie de συλλογισμός est donc tellement manifeste et permanente, dans l'usage aristotélicien même, qu'on ne devrait pas renoncer à le traduire par *raisonnement*, sous le prétexte que ce mot n'est pas assez précis ou, encore, trop analogique. — Néanmoins, je ne m'abstiendrai pas de faire usage du mot *sylogisme*, quand il ne s'agira pas spécifiquement de traduire συλλογισμός et quand il s'agira justement de ce raisonnement déductif que nomme normalement ce mot français.

⁹*Prem. Anal.*, II, 27, 70a9-10.

¹⁰Il paraîtra un peu osé de traduire ainsi λόγος. Mais l'habituel *discours* fait un peu vieilli, au sens d'énoncé, et connote maintenant quelque chose de plus élaboré.

L'enthymème, argument du quotidien

posées, autre chose qu'elles résulte nécessairement, du fait que celles-là soient.¹¹

Il devient très clair, à travers les précisions qui suivent cette définition-là, qu'à le prendre strictement, le raisonnement, en énonçant et confrontant entre elles des connaissances déjà reçues, oblige à recevoir l'énoncé d'une connaissance nouvelle. Aristote pousse l'analyse jusqu'à identifier de quelle relation exacte entre les termes de ces connaissances antérieures provient l'obligation de recevoir la conclusion nouvelle.

“Όταν οὖν ὅροι τρεῖς οὕτως ἔχωσι πρὸς ἀλλήλους ὥστε τὸν ἔσχατον ἐν ὅλῳ εἶναι τῷ μέσῳ καὶ τὸν μέσον ἐν ὅλῳ τῷ πρώτῳ ἢ εἶναι ἢ μὴ εἶναι, ἀνάγκη τῶν ἄκρων εἶναι συλλογισμὸν τέλειον.

— Quand trois termes entretiennent entre eux des rapports tels que l'extrême, en son entier, appartienne au moyen et que le moyen, en son entier, appartienne ou n'appartienne pas au premier, il y a nécessairement conclusion parfaite de la composition des extrêmes.¹²

¹¹*Prem. Anal.*, I, 1, 24b18-20. Voir aussi *Top.*, I, 1, 100a25-27 ; *Réf. soph.*, I, 165a1-2 ; *Rhét.*, I, 2, 1356b16-17.

¹²*Prem. Anal.*, I, 4, 25b32-35. Bien que le principal de cette remarque se saisisse assez bien, on a généralement quelque peine à en lire correctement l'énoncé. On lit facilement ἐν ὅλῳ comme s'il introduisait un genre de complément de lieu. Tricot traduira, par exemple : « ... des rapports tels que le mineur soit contenu dans la totalité du moyen... » Le contresens de cette lecture apparaît dans la seconde partie de la phrase, si, comme Tricot encore, on comprend : « ... et le moyen contenu, ou non contenu, dans la totalité du majeur... » Car une majeure négative particulière satisfera à l'exigence ainsi formulée, alors qu'Aristote est en train de faire d'une majeure universelle une condition indispensable du syllogisme de première figure. Il faut donc comprendre que ἐν ὅλῳ se rapporte au sujet — termes mineur ou moyen — et indique la manière — totalement — dont il appartient à l'*attribut* — termes moyen ou majeur. Aristote le confirme d'ailleurs en avance, quand il dit que « le fait qu'un terme soit complètement à un autre et qu'à tout un terme en soit attribué un autre, c'est la même chose » (*Prem. Anal.*, I, 1, 24b26-28). Manifestement, il précise là que le fait d'être pris en son entier concerne le sujet, non l'*attribut*. — Une autre difficulté vient de ce que συλλογισμὸς nomme de préférence l'acte même de conclure et de lier les extrêmes, grâce à l'articulation des prémisses : on comprend donc qu'il ait

Yvan Pelletier

En somme, les rapports d'universalité qu'entretiennent le sujet et l'attribut qu'on en questionne avec un moyen terme font juger qu'on doit les composer ou les diviser. La baleine, par exemple, étant en toutes ses parties subjectives un mammifère, et le mammifère étant en toutes ses parties subjectives un animal qui nourrit ses petits après leur naissance, on doit nécessairement en inférer que la baleine nourrit ses petits après leur naissance.

Pourtant, l'enthymème, déjà dans les trois cas cités en introduction, satisfait difficilement à cette définition. De ce que son beau-père soit le père de sa femme, et de ce que les pères ne laissent *habituellement* pas leur fille dans l'embarras, M. Untel tire effectivement cela de neuf que son beau-père ne va pas les laisser dans l'embarras. Malgré tout le respect dû à un beau-père, cet enthymème produira plus espérance que certitude absolue... M. Untel gardera davantage de crainte que ne lui en aurait laissé l'évidence d'une totale nécessité — celle, par exemple, qu'un triangle ait trois côtés. M. Untel gardera un doute semblable quand, à prendre note de ses nausées, il pressentira que sa femme est enceinte.

Ἀτελής — *Imparfait*

Serait-ce cette limite que veut souligner la différence *imparfait*, apposée au syllogisme ? Cette différence, attestée rarement dans les manuscrits, et exclusivement dans la famille Coislinianus 330¹³, qui remonte au XI^e siècle, a tout l'air d'un ajout ponctuel de quelque copiste qui a plutôt voulu faire remonter à Aristote l'attribution à l'essence même de l'enthymème de cet artifice accidentel

ces extrêmes comme complément : συλλογισμὸς τῶν ἄκρων. Mais *raisonnement* nomme plus confusément l'ensemble de l'opération par le fait qu'elle procède de la raison : *raisonnement des extrêmes* ne ferait donc pas de sens ; aussi faut-il traduire *conclusion* plutôt que *raisonnement*, et comprendre : *raisonnement parfait concluant l'attribution (ou la non-attribution) d'un extrême à l'autre*.

¹³Voir *Aristotelis Analytica priora et posteriora*, rec. W.D. Ross, pref. L. Minio-Paluello, Oxonii : Clarendoniano, 1968, 111.

L'enthymème, argument du quotidien

qui consiste à sous-entendre une partie de ses éléments¹⁴. De fait, on pourrait rapprocher cette imperfection de celle qu'Aristote, usant du même mot ἀτελής attribue aux syllogismes de 2e et 3e figures, en opposition à la perfection de la 1ère figure : avoir ou ne pas avoir besoin qu'on ajoute quelque chose aux prémisses d'un syllogisme pour qu'éclate la nécessité de son inférence.

J'appelle parfait (τέλειον) le syllogisme qui n'a besoin de rien d'étranger à ses prémisses pour rendre évidente sa nécessité ; et imparfait, celui qui a besoin d'une ou de plusieurs choses, qui sont nécessaires de par les termes posés, mais ne sont pas prises comme prémisses.¹⁵

Aristote pense au besoin éventuel de ramener la figure originale du syllogisme, moyennant conversions, à l'évidence de la première figure. On pourrait imaginer d'étendre le sens d'*imparfait* au besoin de ce qu'on supplée une prémisses ou la conclusion sous-entendues pour que tel syllogisme apparaisse complet. Aussi subtile qu'elle soit, la considération ne mérite pas de figurer dans la définition essentielle de l'enthymème; bien que l'inclination des derniers siècles à privilégier en logique les considérations formelles pousse à glorifier cet accident de l'enthymème, il n'en reste pas moins un accident : un enthymème en reste un même si on l'énonce en son entier, et une attaque¹⁶ ou une démonstration ou une induction ou un exemple ne deviennent pas des enthymèmes quand l'évidence du contexte permet de sous-entendre quelque-une de leurs prémisses. Il est d'ailleurs paradoxal d'en parler comme d'une imperfection. Au contraire, le contexte en est un alors de plus grande perfection. Car ce qui fait la perfection d'un raisonnement, c'est la clarté et la fermeté avec laquelle on connaît ses prémisses. De là, provient

¹⁴La fortune de cette conception est telle qu'on trouve à grand peine, dans toute la tradition, un commentateur qui échappe à l'impression qu'Aristote ferait de cette prémisses sous-entendue la différence spécifique de l'enthymème. V.g. « De nos jours, on dit généralement que l'enthymème est un syllogisme imparfait, c'est-à-dire qu'il se compose d'une seule proposition, du fait que l'une est exprimée, l'autre tue. » (Pacius, *In II Prior. Anal.*, c. 27)

¹⁵*Prem. Anal.*, I, 1, 24b22-26.

¹⁶Ἐπιχείρημα, *syllogisme dialectique*.

Yvan Pelletier

toute sa force. Alors, si ces prémisses sont si connues qu'il devient même superflu de les énoncer toutes, c'est signe de la perfection du raisonnement !¹⁷ Certes, c'est une imperfection beaucoup plus grave qu'il faut voir dénoncée quand, par exemple, un Thomas d'Aquin définit l'enthymème comme *sylogismus detruncatus*, *sylogisme décapité*, et qu'en faisant le même reproche à l'exemple, il le qualifie d'*inductio imperfecta*¹⁸. De toutes manières, la présence d'ἄτελής ne se justifie pas pour autant, car elle fait pléonasme avec la suite de la définition qui a justement pour rôle de caractériser cette faiblesse de l'enthymème comme syllogisme.

Ἐξ εἰκότων — De vraisemblances

Qu'est-ce qu'un enthymème ? Aristote croit répondre le plus nettement à la question quand il nous dit que c'est l'allure que prend un syllogisme quand ses prémisses sont simplement raisonnables, quand elles n'énoncent que des vraisemblances (εἰκότα). Que signifie εἶκος ? Une gamme d'homonymes qui commence dans la ressemblance — τὰ εἰκότα s'assimile à *et cetera*, *et autres semblables*, à la fin d'une énumération — et passe par la convenance — des εἰκότεζ λόγοι sont des *paroles convenables, sensées* et παρὰ τὸ εἰκός, c'est *d'une manière déraisonnable* — pour aboutir à la vraisemblance. La convenance et la vraisemblance qui nous intéressent ici, en matière d'argumentation, ce sont celles de prémisses, comme le précise Aristote: « La vraisemblance¹⁹, c'est une prémisses à laquelle on

¹⁷« Si l'une des prémisses est connue, il n'est même pas besoin de l'énoncer ; l'auditeur la supplée ; par exemple, pour conclure que Dorieus a reçu une couronne comme prix de sa victoire, il suffit de dire : il a été vainqueur à Olympie ; inutile d'ajouter : à Olympie, le vainqueur reçoit une couronne ; c'est un fait connu de tout le monde. » (*Rhét.*, I, 2, 1357a17-21, trad. M. Dufour) — « Sauf qu'on n'énonce pas l'une des prémisses, puisqu'elle est connue, et on fait approuver l'autre. » (*Prem. Anal.*, II, 27, 70a19-20)

¹⁸Voir *In I Post. Anal.*, lect. 1, #12.

¹⁹Certains, dont Tricot, traduisent τὸ εἰκός par *le vraisemblable*. Comme il s'agit non de qualifier des choses ou des événements, mais de donner un nom à des choses discrètes, à des prémisses d'un certain type, je préfère, avec Dufour, les nommer des *vraisemblances*.

L'enthymème, argument du quotidien

s'attend²⁰. »²¹ En vertu de l'homonymie, Aristote rattache ainsi les vraisemblances aux endoxes²², les principes dialectiques, pour les distinguer des signes, qui prétendent s'assimiler aux principes de la démonstration. Mais le syllogisme issu d'endoxes est l'attaque, le syllogisme dialectique, et l'enthymème n'est pas purement et simplement une attaque (*ἐπιχειρήμα*). Aussi Aristote va-t-il marquer qu'il entend ici l'endoxe avec une certaine extension : alors que l'endoxe strictement entendu, l'endoxe dialectique est ce dont tous ou la plupart des gens ou à tout le moins les sages pensent que c'est *toujours* vrai, l'endoxe spécial qu'est la vraisemblance sera ce dont on s'attend à ce que cela se passe *généralement* ainsi, *tout en étant conscient qu'il y a forcément des exceptions*.

Ce dont on sait que la plupart du temps cela arrive ou n'arrive pas ou est ou n'est pas, c'est cela qui est vraisemblable.²³

Ainsi, exemplifie-t-il, on s'attend à ce que « les envieux ressentent de la haine »²⁴ et à ce que « les amoureux ressentent de l'amour »²⁵.

La distinction d'avec l'endoxe proprement dialectique est capitale, car c'est de procéder de pareilles vraisemblances qui vaudra au syllogisme enthymématique sa décapitation. Ce qui fait la tête, l'essence du syllogisme, c'est, on l'a rappelé, un rapport

²⁰On traduit généralement ἔνδοξος par *probable*, par quoi il faut entendre non *ce qui peut se prouver*, qu'il faudrait attendre en conclusion, mais *ce qui peut s'approuver spontanément*, qu'on peut donc recevoir comme prémisse. Il est à regretter qu'on laisse alors échapper, en quittant le grec, un intéressant jeu lexical : Aristote, en éclairant l'εἰκὸς par l'ἔνδοξος, rapproche εἶκω de δοκῶ, qui annonce d'un événement ou du contenu d'une parole *qu'on s'y attend*. Comparer παράδοξος, *inattendu*.

²¹*Prem. Anal.*, II, 27, 70a3 : « Τὸ μὲν εἰκὸς ἐστὶ πρότασις ἔνδοξος. »

²²Il est très éclairant et très utile, pour traduire et bien comprendre ἔνδοξον, de construire ce néologisme, sur le modèle de son contraire, *paradoxe*. Voir Yvan Pelletier, *La dialectique aristotélicienne*, Montréal: Bellarmin, 1991, 33, note 1.

²³*Prem. Anal.*, II, 27, 70a4-5.

²⁴*Ibid.*

²⁵*Ibid.*, 70a6.

Yvan Pelletier

d'universalité entre ses termes qui contraint l'intelligence à composer ou diviser ses extrêmes en conclusion. Or ce rapport contraignant tient à une attribution tout à fait universelle, sans admission d'exception aucune, du majeur au moyen en première figure, du moyen au majeur en seconde figure, du majeur ou du mineur au moyen en troisième figure. Des prémisses vraisemblables excluent absolument un tel rapport, de sorte que le syllogisme qui s'en trouve constitué perd sa nature de syllogisme, tout comme l'animal décapité ne conserve qu'analogiquement sa nature d'animal. L'enthymème est un syllogisme comme un marteau d'enfant est un marteau : l'incapable à l'universalité satisfait à l'essence syllogistique comme du caoutchouc satisfait à l'essence du marteau. C'est-à-dire *pas*, à proprement parler. La différence, en somme, détruit le genre; ou mieux, elle indique clairement que le syllogisme qui sert de genre à l'enthymème n'en est un que par analogie, que c'est un homonyme des syllogismes démonstratif et dialectique, non une espèce concurrente²⁶.

Ἐξ σημείων — De signes

Aristote assigne deux différences à l'enthymème, le partageant comme en deux espèces. L'une s'enracine dans les vraisemblances, l'autre dans les signes, et Aristote précise bien que « ce n'est pas la

²⁶Il est tout spécialement important de s'être rendu compte de l'homonymie liée à l'attribution du nom de συλλογισμός à l'enthymème, quand on tombe sur des déclarations comme celle d'Albert le Grand : « Quamvis enim diversae argumentationes sunt syllogismus et enthymema, tamen *substantialiter* enthymema est syllogismus. — Bien que le syllogisme et l'enthymème soient des argumentations différentes, l'enthymème est toutefois *essentiellement* un syllogisme. » (*In I Post. Anal.*, tract. 1, c. 3) Comment comprendre que l'enthymème soit à la fois *différent* du syllogisme et *essentiellement* un syllogisme ? Comment concéder que l'enthymème, démarche sans universalité ni nécessité, soit essentiellement un syllogisme, quand l'essence du syllogisme consiste dans la nécessité qui s'ensuit de l'universalité ? Indubitablement, ce syllogisme que l'enthymème est essentiellement en est un par extension, et ce qu'il conserve du syllogisme strict, c'est seulement de consister en une démarche *déductive* de la raison.

L'enthymème, argument du quotidien

même chose »²⁷. Qu'est-ce donc qu'un signe ? Encore une fois, Aristote fait manifestement appel à beaucoup d'homonymie. Avant de revêtir ici ce sens très technique, *signe* appartient au vocabulaire courant et désigne ce qui, plus facile à observer, fait connaître autre chose de plus caché; c'est d'abord une chose sensible qui introduit à la connaissance d'une autre chose sensible, ou à un objet intelligible ; c'est ensuite quelque chose d'intelligible, mais plus immédiatement connu, qui conduit à quelque notion plus obscure. À ce titre, toute proposition est un signe, en ce qu'elle rend possible la connaissance et l'adhésion à la conclusion. Pourquoi alors qualifier spécialement comme signes certaines prémisses de l'enthymème ? Parce qu'elles *prétendent* jouer plus sérieusement et plus définitivement que les vraisemblances ce rôle de signes : « Le signe *veut* être une proposition démonstrative »²⁸. Il *veut être* démonstratif, c'est-à-dire qu'il ne peut pas l'être, à strictement parler, et cela à cause de la matière considérée, où intervient de quelque façon le singulier. La démonstration, comme telle, appartient au règne de l'universel: elle procède de propositions parfaitement universelles, et elle s'applique à la conclusion des propriétés universelles de natures universelles. Le démonstrateur ne se mêle jamais de conclure à propos de singuliers, ni ne fait intervenir comme moyens termes des singuliers. Dès que le beau-père, ou l'épouse, ou le beau-frère entrent dans la matière d'un argument, ils le disqualifient comme démonstration. Il n'en reste pas moins qu'en examinant ce qui les concerne, on peut éventuellement se référer à des observations si enracinées en nature qu'elles n'admettent aucune exception: la fièvre constitue un symptôme inaliénable d'un désordre physique, la présence de telle hormone dans le sang atteste indéfectiblement d'une grossesse, et ainsi de suite. De sorte que les enthymèmes qui en surgissent ont accès, même en s'appliquant à des singuliers, à des conclusions bien plus fermes que ceux qui s'enracinent dans de simples vraisemblances. La mère qui constate un haut degré de fièvre chez son enfant a un signe bien plus sûr de son état maladif que M. Untel

²⁷*Prem. Anal.*, II, 27, 70a3.

²⁸*Ibid.*, 70a6-7 : « Σημεῖον δὲ βούλεται εἶναι πρότασις ἀποδεικτική. »

Yvan Pelletier

n'avait d'assurance d'être exaucé dans sa requête d'argent, du fait de l'adresser à son beau-père.

Mais cela ne va pas nécessairement, dira Aristote. Une matière nécessaire peut s'exploiter mal et ne donner qu'une conséquence vraisemblable. Tout dépend de la relation avec la question effectivement posée. Le lien nécessaire entre fièvre et maladie permet de juger assurément que notre fille est malade, mais non que notre fils n'est pas malade.

| | |
|-----------------------------|-----------------------------|
| 1° Tout fiévreux est malade | 2° Tout fiévreux est malade |
| Andrée est fiévreuse | Pierre n'est pas fiévreux |
| Andrée est malade | Pierre n'est pas malade |

Chacun de ces enthymèmes procède de plus qu'une vraisemblance; chacun procède d'une majeure, d'ailleurs la même, dont la vérité est liée à toute la stabilité de la nature et ne dépend d'aucune façon de la fragilité de la matière singulière; et d'une mineure dont l'évidence se réduit assez bien à l'évidence de l'observation sensible pour laisser peu place au doute. Aussi ne procèdent-ils pas de vraisemblances, mais de signes. Mais il est indubitable que l'application de la vérité naturelle au fait singulier observé ne revêt pas la même rigueur dans les deux cas: la conclusion 1° est nécessaire, tandis que la conclusion 2° n'est que vraisemblable. C'est, il me semble, à cette diversité formelle qu'Aristote fait allusion quand il précise que son universalité permet au signe de « *vouloir* être une proposition démonstrative », mais que l'application de son universalité que permet la matière singulière donnée en fait un principe « tantôt nécessaire, tantôt endoxal ».

Le signe veut être une prémisse démonstrative (*ἀποδεικτική*), soit nécessaire soit endoxale (*ἢ ἀναγκασία ἢ ἔνδοξος*). Ce qui, quand il est, telle chose est, ou, quand il s'est produit, la chose s'est produite, avant ou après, voilà qui est signe de ce qu'elle s'est produite ou de ce qu'elle est.²⁹

C'est aussi la certitude toute spéciale attachée au signe comme tel qui rend utile de distinguer en sa forme l'enthymème qui en procède. Car l'enthymème issu de vraisemblances ne mérite pas un

²⁹*Ibid.*, 70a6-9.

L'enthymème, argument du quotidien

tel traitement : sa forme est disqualifiée dès le départ par une matière qui ne se prête d'aucune façon à une véritable universalité ; aucune prémisses ne se trouvant proprement universelle, aucune disposition des termes ne satisfera aux exigences d'aucun mode syllogistique rigoureux; aussi ne ferait-il aucun sens d'examiner de près quel agencement de figures et de modes dessinent le moyen terme et les prémisses affirmatives ou négatives³⁰. Si l'on part d'une majeure qui n'est pas proprement universelle, cela ne lui ajoutera aucune rigueur d'en procéder en première figure plutôt qu'en seconde, de lui adjoindre une mineure affirmative ou négative, et ainsi de suite. Mais il en va autrement si l'on procède de signes. Aussi Aristote précise-t-il qu'alors, pour apprécier à sa valeur l'enthymème, on devra remarquer qu'il peut, comme le syllogisme, revêtir l'une ou l'autre des trois figures.

Le signe se prend de trois manières, d'autant de manières, en fait, que le moyen dans les figures: soit comme dans la première, soit comme dans la moyenne, soit comme dans la troisième.³¹

Ῥητορικός — Oratoire

³⁰C'est ce qu'a aperçu Ryan, quoique confusément, quand il a consacré tant de pages à soutenir que l'enthymème ne s'évalue pas comme valide mais comme persuasif. « Alors que les syllogismes dialectiques (et scientifiques) s'évaluent selon leur validité ou invalidité, les enthymèmes s'évaluent selon qu'ils sont convaincants ou non convaincants. » (Ryan, 55) Ryan insiste beaucoup sur ce qu'il ne suffit pas de constater l'invalidité d'un enthymème pour lui nier toute valeur. Ceci est vrai, mais non parce que rigueur logique et persuasion seraient des choses tout à fait étrangères l'une à l'autre. La matière singulière qui intéresse celui qui forme des enthymèmes se prête si peu à la rigueur analytique que, très souvent, il doit se résigner à des preuves pauvres, logiquement inefficaces, qui auront besoin d'être soutenues par les passions. Mais il reste de toute manière que ces preuves, ces enthymèmes auront une force interne dans la mesure même de leur proximité à une validité analytique. C'est dans cette proximité que consiste cette « base pour faire une inférence raisonnable » (*ibid.*, 74) que Ryan ne peut faire mieux que laisser à un type indéfini d'intuition : « Le critère (pour différencier enthymèmes authentiques et faux) semble, néanmoins, s'appuyer sur la perspicacité et l'intuition. » (*ibid.*, 77)

³¹*Prem. Anal.*, II, 27, 70a11-13.

Yvan Pelletier

Le chapitre qu'Aristote consacre à l'enthymème, au terme de ses *Premiers Analytiques*, introduit déjà clairement, comme on vient de le voir, à la forme et à la matière qui constituent essentiellement l'enthymème comme argument d'un type tout à fait spécifique. Mais il est bon de savoir qu'ailleurs, Aristote parle en d'autres termes et paraît définir autrement l'enthymème. Il déclare, dans la *Rhétorique* :

Καλῶ δ' ἐνθύμημα μὲν ῥητορικὸν συλλογισμόν. — J'appelle enthymème le raisonnement oratoire.³²

Il est d'autant plus utile de consacrer un peu d'attention à cette autre définition qu'on présente parfois ce *raisonnement de l'orateur* comme une argumentation plus ou moins étrangère à celle des *Premiers Analytiques*. Aristote, imagine-t-on d'abord, n'avait pas encore *inventé* le syllogisme des *Premiers Analytiques*, au moment d'écrire les *Topiques*³³ ; *a fortiori* surenchéra-t-on : sa conception de l'enthymème, raisonnement on ne peut plus brouillon, aura aussi précédé l'intuition du *raisonnement analytique* comme de maladroites tentatives préparent une invention raffinée. Mal à l'aise avec le maniement de l'homonymie, on peut être tenté, pour s'expliquer qu'Aristote n'accorde pas

³²*Rhét.*, I, 2, 1356b4.

³³Voir W.A. De Pater, *Les Topiques d'Aristote et la dialectique platonicienne*, Fribourg : Éd. Saint Paul, 1965, p. 71 : « La notion du syllogisme dans les *Topiques* a causé beaucoup de difficultés... Les difficultés viennent du fait qu'on y a vu la définition du syllogisme analytique, tandis qu'elle n'est en réalité qu'un programme : elle ne dit pas comment le réaliser, par exemple elle ne dit pas qu'un moyen terme soit nécessaire... Tel argument est un syllogisme pour les *Topiques*. Pourtant il n'en est pas un dans le sens des *Analytiques*. » — Voir encore Jacques Brunschwig, introduction à sa traduction des *Topiques*, Paris : Belles Lettres, 1967, p. xxx : « Pour définir la nature du syllogisme dialectique, il convient d'oublier provisoirement ce que nous savons du syllogisme classique, dont Aristote a donné la théorie dans les *Premiers Analytiques*. On en chercherait en vain, dans les *Topiques*, la structure caractéristique, ses trois termes, combinés deux à deux dans les deux prémisses et dans la conclusion, ses figures bien connues, que distingue la position occupée dans les prémisses par le terme qui leur est commun. »

L'enthymème, argument du quotidien

toujours les mêmes propriétés à ce qu'il désigne du même nom, de ne lui créditer la connaissance d'un sujet qu'au moment où il écrit déterminément à son propos. Mais c'est succomber un peu lourdement que de faire purs étrangers les raisonnements analytique, topique et rhétorique, quand les *Premiers Analytiques* consacrent un chapitre entier à l'enthymème³⁴, et quand la *Rhétorique* renvoie explicitement aux *Topiques*³⁵ et aux *Premiers Analytiques*³⁶ pour une définition du raisonnement. Il vaudra donc la peine, pour dissiper toute occasion de confusion, de vérifier quelle parenté Aristote met entre l'enthymème décrit plus haut et celui dont il fait *le raisonnement oratoire* de prédilection.

La définition de l'enthymème, dans la *Rhétorique*, se situe dans le contexte d'une distinction d'avec l'exemple (παράδειγμα). Par opposition à celui-ci, défini comme induction (ἐπαγωγή), Aristote fait de l'enthymème un syllogisme. C'est dire que dans l'enthymème, comme dans le syllogisme et à la différence de l'induction, le mouvement rationnel procède de conceptions universelles et en cherche les applications particulières. Quand, ensuite, pour expliciter, le Stagirite renvoie à la définition fournie dans les *Topiques*, une double modification attire l'attention.

Φανερόν ἐκ τῶν τοπικῶν ... ὅτι ... τὸ δὲ τινῶν ὄντων ἕτερόν τι διὰ ταῦτα συμβαίνειν παρὰ ταῦτα τῷ ταῦτα εἶναι ἢ καθόλου ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ἐκεῖ μὲν συλλογισμὸς ἐνταῦθα δὲ ἐνθύμημα καλεῖται. — C'est évident, à partir des *Topiques*..., que, certaines choses étant, d'autres en-dehors d'elles s'ensuivent à cause d'elles, du simple fait qu'elles soient ou universellement ou dans la majorité des cas, cela s'appelle là raisonnement et ici enthymème.³⁷

³⁴Voir *Prem. Anal.*, II, 27.

³⁵Voir *Rhét.*, I, 2, 1356b13.

³⁶Voir *ibid.*, 1356b9.

³⁷*Ibid.*, 1356b12-18. Comparer : « Ἔστι δὴ συλλογισμὸς λόγος ἐν ᾧ τεθέντων τινῶν ἕτερόν τι τῶν κειμένων ἐξ ἀνάγκης συμβαίνει διὰ τῶν κειμένων. — Le raisonnement est une phrase où, certaines choses se trouvant posées, une autre chose que celles posées s'ensuit nécessairement, à cause de celles que l'on a posées. » (*Top.*, I, 1, 100a25-27)

Yvan Pelletier

Abstraction faite de variations purement verbales³⁸, et du fait que le genre — λόγος — reste sous-entendu, deux différences témoignent de l'extension de la définition stricte du raisonnement pour signifier l'essence de l'enthymème : le caractère nécessaire de l'inférence disparaît — on ne lit plus ἐξ ἀνάγκης — et, corrélativement, la variation *universalité ou majorité des cas* qualifie la fermeté des prémisses. On trouve là l'écho exact de ce que, plus haut, le commentaire de la définition de l'enthymème dans les *Premiers Analytiques* avait commandé de relâchement pour donner comme genre à l'enthymème une extension, un sens second du raisonnement : les prémisses de l'enthymème ne satisfaisant pas toujours à l'exigence absolue d'universalité d'un raisonnement strict, c'est à un raisonnement *estropié* que l'on a affaire quand on regarde un enthymème.

Si l'on questionne ensuite la différence — ῥητορικώς, *oratoire* —, on trouve l'enthymème caractérisé là par son agent, lequel renvoie aux vraisemblances et aux signes comme à la matière particulièrement adaptée à sa fin, qui est de persuader.

D'abord, peu sont nécessaires, des prémisses dont sont issus les raisonnements oratoires: la plupart des choses que l'on juge et examine peuvent se trouver autrement, car c'est ce qu'on fait dont on délibère et qu'on a en vue; or tout ce que l'on fait est de ce genre, et rien, pour ainsi dire, n'en est nécessaire. Quant aux autres prémisses, elles se vérifient seulement dans la plupart des cas. De ces dernières, s'en-suit-il nécessairement, on tirera des conclusions simplement admissi-

³⁸Aristote se place ici du point de vue de la réalité effective (ὄντων) de ce que les prémisses décrivent, plutôt, comme dans les *Topiques* et les *Premiers Analytiques*, que de leur position (τεθέντων) ; la chose se répercute dans le reste de la définition, où le vocabulaire change en conséquence pour indiquer la nouveauté de la conclusion par rapport aux prémisses (ἕτερόν τι ... παρὰ ταῦτα plutôt que ἕτερόν τι τῶν κειμένων) et la responsabilité des prémisses dans la découverte de la conclusion (τῷ ταῦτα εἶναι plutôt que διὰ τῶν κειμένων). La différence de point de vue n'implique vraiment aucune variation dans le sens ; on le voit d'ailleurs à ce que les *Premiers Analytiques* alternent d'un point de vue à l'autre, commençant comme les *Topiques* pour finir comme dans la *Rhétorique*, par τῷ ταῦτα εἶναι.

L'enthymème, argument du quotidien

bles³⁹, et on tirera des conclusions nécessaires des prémisses nécessaires.⁴⁰

Aristote précise explicitement que le signe nommera la prémisses nécessaire et la vraisemblance, la prémisses fréquente.

Il est évident que, des prémisses dont les enthymèmes sont issus, les unes seront nécessaires, mais la plupart ne se vérifieront que dans la plupart des cas. Or on tire les enthymèmes de vraisemblances et de signes, de sorte que, nécessairement, chacun s'identifiera à chacun.⁴¹

Πολιτικός — Politique

Ce sont des considérations toutes pareilles qu'inspire une autre expression d'Aristote, à la fin du second livre de la *Rhétorique*, où il renvoie à l'enthymème comme au συλλογισμὸς πολιτικός, au *raisonnement politique*⁴². C'est alors par sa fin que le Philosophe sépare l'enthymème du raisonnement le plus strict. Cette appropriation de l'enthymème à l'orateur, et à l'orateur politique, est précieuse pour habiller plus concrètement cette façon de raisonner. Le traitement des *Premiers Analytiques* avait quelque chose d'abstrait, en ne décrivant la matière de l'enthymème que comme *vraisemblance* ou *signe*, comme proposition *normalement* ou *nécessairement* vraie. Le contexte oratoire fait mieux concevoir les circonstances qui forcent la raison à se contenter d'une matière qui se prête si pauvrement au raisonnement.

L'habitat de la raison, où elle se meut à l'aise et trouve sa perfection, ce sont les essences universelles. Elles seules sont de

³⁹ Ἐνδεχόμενα. Équivalent de ἔνδοξα. Dont la légitimité se tire plus de la constatation de ce qu'on le reçoit généralement que d'une évidence objective.

⁴⁰ *Rhét.*, I, 2, 1357a22-29.

⁴¹ *Ibid.*, 1357a30-33.

⁴² Voir *ibid.*, II, 22, 1396a5, où Aristote déclare que l'enthymème présuppose — comme tout autre raisonnement : συλλογίζεσθαι εἴτε πολιτικῶ συλλογισμῶ εἴθ' ὅποιωσῶν, qu'il s'agisse de raisonner avec un raisonnement politique ou de quelque sorte que ce soit — que l'on connaisse, en rapport à son sujet, un certain nombre d'attributs susceptibles de servir de moyens termes.

Yvan Pelletier

nature à soutenir ses mouvements naturels — la démonstration scientifique et l'attaque dialectique — et à rassasier sa faim de savoir. Aussi la raison ne s'intéresse-t-elle normalement au singulier que comme au principe de la voie inductive qui l'amène à l'intuition des natures universelles. Le singulier n'a pas, comme tel, de quoi satisfaire la raison: sa matérialité l'ouvre à des accidents, à une contingence, à un infini que la raison ne peut circonscrire. À son propos, il n'est guère possible de se prononcer qu'à travers des vraisemblances sans cesse ouvertes à des exceptions; quand, même, il se raccroche à des nécessités, leur application risque toujours un accroc — un miracle, disons-nous, tellement l'exception dont reste capable le singulier, face à la nécessité, nous porte à un profond étonnement. Pourquoi alors, quand le champ des natures proprement universelles est déjà si vaste, se résigner à enquêter sur des singuliers ?

Ce sont surtout et le plus souvent⁴³ les besoins de l'action qui contraignent à enquêter sur le singulier et à juger de lui. C'est parce que l'homme, animal rationnel, n'atteint son bien qu'à travers l'action, et l'action délibérée, libre, qu'il doit appliquer sa raison à produire le jugement le plus approprié du bien singulier et de l'action la plus adaptée à l'assurer. Et l'enthymème est ce que devient la démarche rationnelle quand elle s'applique à une matière si aléatoire. Mais la soif d'universel de la raison lui fait même là réserver autant qu'elle peut son enquête pratique aux actions d'importance. À celles, principalement, qui regardent le bien commun: aussi l'enthymème se caractérisera-t-il de préférence

⁴³Mais pas seulement ni toujours. En toute matière, la raison reçoit du singulier les informations qui la conduisent à l'universel. Aussi y a-t-il occasion, en toute matière, d'investiguer des cas singuliers, et d'argumenter à leur propos. Aristote précisera lui-même que les enthymèmes ainsi formés dépendront de la méthode propre à des sciences ou arts particuliers, non de la rhétorique. « Certains enthymèmes suivent la méthode de la rhétorique..., les autres celle d'autres arts et puissances. » (*Rhét.*, I, 2, 1358a4-7) À cette remarque, on peut voir que, en mettant une équivalence entre *enthymème* et *raisonnement oratoire*, Aristote n'est pas proprement à définir l'enthymème, mais à nommer le raisonnement oratoire pour le distinguer du dialectique.

L'enthymème, argument du quotidien

comme *politique*⁴⁴. Et le logicien concentrera son effort d'analyser le mécanisme de persuasion rationnelle sur les projets d'action qui regardent le bien de la communauté. Comme, accessoirement, l'enquête au tribunal sur la justice des actions passées a aussi importance et impact sur le bien commun, l'enthymème pourra encore se qualifier de *judiciaire*. Mais, judiciaire, il reste pertinent au bien commun, et donc politique.

En somme, la qualification de l'enthymème comme oratoire et comme politique présente le très haut intérêt, pour l'intelligence de sa nature, de souligner que l'enthymème est précisément ce que devient le raisonnement déductif, quand la raison l'applique à la considération de singuliers. C'est là la racine la plus profonde de l'essence de l'argument enthymématique : *il y a enthymème quand du singulier entre dans le raisonnement*. Rien d'autre n'importe: qu'on y sous-entende ou non quoi que ce soit, qu'on s'y intéresse à quoi que ce soit, qu'on y parle à qui que ce soit, sur le ton qu'on voudra, *il y a enthymème, si c'est de singulier qu'on parle, et non, si tout le discours se meut dans l'universel*. D'ailleurs, ceci explique tous ces caractères pittoresques de l'enthymème. Car c'est le singulier qui empêche qu'on puisse compter sur mieux que des vraisemblances; et c'est le singulier qui insécurise la raison même quand c'est à des prémisses nécessaires qu'elle recourt. C'est aussi le singulier qui comporte si peu de rationalité qu'on est contraint à son sujet de compter avec les passions dans le jugement qu'on porte. C'est encore de lui que surgit l'occasion de s'adresser à un auditoire peu capable de rationalité. C'est enfin lui qui comporte assez d'évidence sensible pour qu'on ait moins besoin de tout dire, et assez de préférence émotive pour qu'on ait besoin de ne pas tout dire.⁴⁵

⁴⁴« La matière de cette puissance est tout sujet proposé à la parole. Mais c'est généralement une question politique. » (Boèce, *De diff. top.*, 1207C2)

⁴⁵On ne peut exagérer l'impact de la matière singulière sur la nature de l'enthymème. Ne pas s'apercevoir de la résistance de cette matière à l'exactitude rationnelle empêche de comprendre comment Aristote peut s'intéresser à une manière aussi grossière de raisonner, quand il dispose du syllogisme et de la démonstration. « Il y a là un paradoxe: celui d'un procédé scientifique qui

Yvan Pelletier

Avec tout cela à l'esprit, je suis très tenté de proposer un nom plus simple, plus vif dans la langue contemporaine, plus accessible pour désigner ce raisonnement particulièrement adapté à la matière quotidienne de discussion et substituer *conviction* au pesant *enthymème*. En m'inspirant d'une description que donne Bodéüs de l'enthymème⁴⁶, je crois que *conviction* nomme bien ce raisonnement où, dans une matière toujours quelque peu douteuse, on transmet une conclusion dont on est plus émotionnellement que rationnellement sûr, quoiqu'en l'appuyant sur quelque raison.

La garantie, enthymème démonstratif

Malgré toute la résistance que le singulier oppose à la faim naturelle de la raison pour l'universel, pour le sûr, pour le nécessaire, la raison, quand elle doit s'intéresser à lui, ne cesse de tendre autant qu'elle le peut à ces aspects de son bien et de sa perfection, où seulement elle peut reposer. Aussi l'enthymème méritera-t-il un nom spécial, dans la forme où il s'approche le plus de satisfaire à ces exigences rationnelles. Quand la raison peut y arrêter son mouvement, y considérer achevée son enquête, l'enthymème se

s'affaire non seulement à perpétuer, mais même à valoriser l'usage d'un mode d'argumentation non scientifique. » (Bodéüs, 2) Elle est fascinante, la consommation effrénée d'accidents secondaires — brièveté, omission, proximité, validité, persuasion, *e chi più ne ha più ne metta* — à laquelle se livrent les auteurs pour mettre une différence entre syllogismes démonstratifs, dialectiques et rhétoriques, quand ils ne voient pas que tout vient de ce que l'on regarde à des natures singulières ou à des universelles, et de ce qu'on enracine son discours dans une nécessité évidente ou dans une opinion courante. Voir, entre autres, la longue plaidoirie de Ryan (29ss.). Ryan remarque bien l'impasse où tous aboutissent, en ramenant l'essence de l'enthymème à l'un ou l'autre de ces accidents: ils excluent nécessairement des raisonnements qu'Aristote présente manifestement comme des enthymèmes. « Les commentateurs, assez bizarrement, négligent les exemples qui sont explicitement identifiés comme des dnth ymèmes et se centrent sur d'autres exemples qui ne semblent même pas être des enthymèmes. » (Ryan, 42)

⁴⁶ « L'enthymème est l'énoncé d'une conviction (conclusion), accompagnée d'une raison pour laquelle on devrait l'accepter (prémisse). » (*Ibid.*, 1)

L'enthymème, argument du quotidien

nommera *garantie* (τεκμήριον), de τέκμαρ, *borne, terme, fin*.

À commenter la doctrine de l'enthymème, nous avons vu encore une fois comment la lecture d'Aristote oblige à garder le contact avec la réalité dont il parle. Deux millénaires de commentaires ne se sont pas écrits sans occasionner certaines explications susceptibles d'écarter de l'intelligence de la réalité plutôt que d'y faire entrer. Sur la question de l'enthymème plus que sur bien d'autres. Comme on a pris occasion de la lettre d'Aristote pour réduire l'enthymème à l'accident superficiel de sous-entendre quelque partie d'un raisonnement, on a aussi tiré de cette lettre l'impression que la *garantie*, que toute la nature du τεκμήριον tiendrait à recourir à un moyen terme dont l'universalité s'insère entre celles du sujet et de l'attribut sur lesquels porte le débat. De fait, il faut bien avouer qu'une lecture de surface crée facilement l'impression qu'Aristote réserverait à la première figure d'incarner la garantie, que même il le lui accorderait d'office, et le refuserait totalement aux deuxième et troisième figures. « Le raisonnement qui procède par la première figure », conclut Aristote de toutes ses réflexions sur l'enthymème issu de signes, « est irréfutable, si ses prémisses sont vraies, car il est universel; mais celui qui procède par la dernière figure est réfutable, même quand sa conclusion est vraie, car il n'est ni universel, ni pertinent... ; enfin, celui qui procède par la seconde figure est toujours et complètement réfutable: jamais on ne produit un raisonnement avec des termes dans cette disposition. »⁴⁷ La précision descend même à la dénomination: « Parmi les signes, c'est l'intermédiaire⁴⁸ qu'il faut appeler *garantie* (τεκμήριον). »⁴⁹

Tant de détermination ne paraît laisser place à aucune variation dans l'interprétation. Aussi les auteurs se sont-ils généralement tenus à assimiler le tekμήrion à la première figure sans rien exiger de plus, et à en écarter sans appel les autres

⁴⁷*Prem. Anal.*, II, 27, 70a29-36.

⁴⁸Τὸ μέσον, celui dont le moyen terme revêt une universalité intermédiaire entre celles des termes extrêmes, c'est-à-dire celui en première figure.

⁴⁹*Ibid.*, 70b1-2.

figures. Pour cela, cependant, ils ont dû fermer les yeux sur l'expérience et ignorer les contradictions que ce dogme entraîne avec d'autres affirmations aussi claires d'Aristote. Si, par exemple, une femme ne se considère pas enceinte, du fait qu'elle n'a pas eu commerce avec un homme⁵⁰, elle aura bien raison d'en être tout à fait certaine, quelque deuxième figure que revête son enthymème⁵¹. Et la garantie était sans faille encore bien qu'en troisième figure, si, connaissant personnellement Socrate et Pittacos pour des personnes à la fois philosophes et honnêtes, un Athénien en tirait la certitude qu'il était possible que *des* philosophes soient honnêtes⁵². Pourquoi, alors, refuser automatiquement le titre de τεκμήριον à ces enthymèmes et à tous ceux qui procèdent d'une autre figure que la première ? Et comment concilier cette décision arbitraire avec le critère qu'Aristote lui-même fournit : « La garantie, on dit que c'est le signe qui fait savoir »⁵³ ? En sens inverse, la fille qui rassure son père sur sa bonne conduite avec les garçons en prenant comme signe qu'elle n'est pas enceinte n'a pas trop à s'étonner s'il garde quelque doute sur la promiscuité qu'elle se permet. Pourtant, elle s'appuie effectivement sur des signes, des prémisses qui se veulent démonstratives : qu'une fille enceinte doit avoir eu commerce sexuel avec un homme ne laisse place à aucune exception, et que telle fille ne soit pas enceinte peut constituer un fait singulier dont on soit absolument certain. Et leur agencement syllogistique présente la disposition de la première figure. Comment motiver l'entêtement à voir là un τεκμήριον ?

De fait, si on accepte de relever un peu le nez de la lettre en sa

⁵⁰J'espère qu'on me fera grâce ici d'objections fondées sur les possibilités modernes de l'insémination artificielle ou de la fécondation *in vitro*, qui ne représentent certes pas des occasions très vraisemblables de tromper une femme convaincue de ne pas être enceinte du fait de ne pas avoir eu de relations !

⁵¹Toute femme enceinte a eu des relations sexuelles, je n'ai pas eu de relations sexuelles, donc, je ne suis pas enceinte.

⁵²Socrate et Pittacos sont honnêtes, Socrate et Pittacos sont des philosophes, donc certains philosophes sont honnêtes.

⁵³*Ibid.*, 70b2. La formulation est plus déterminée dans la *Rhétorique* : « Parmi les signes, celui qui est nécessaire, c'est une garantie. » (I, 2, 1357b3-4)

L'enthymème, argument du quotidien

toute première apparence, si on s'accroche plutôt aux définitions fournies en ce qu'elles ont de rationnel, on découvre assez facilement que les formulations d'Aristote n'ont pas à s'interpréter dans un sens qui choque l'évidence factuelle. Comme Aristote le dit, l'intérêt de distinguer, parmi les enthymèmes, un *tekmêrion*, c'est de pointer, dans tout ce champ qui se prête peu à la rationalité, un instrument davantage satisfaisant pour la raison. Le *tekmêrion*, donc, c'est l'enthymème qui est *garant* de la vérité, au point qu'il met un terme au débat sur un sujet qui se prêterait naturellement à d'interminables discussions sans cesse à reprendre sans jamais engendrer de certitude. C'est l'enthymème, quand il rejoint la nécessité. Or cette *garantie*, on l'a quand, d'une part, les prémisses se veulent démonstratives : elles sont des signes, des prémisses nécessaires, infaillibles ; et quand, d'autre part, cette nécessité des prémisses ne se perd pas dans une forme invalide : le signe, prémisses nécessaires, reste nécessaire jusque dans l'agencement qui le conduit à la conclusion. Autrement, l'enthymème issu de signes ne mérite pas de dénomination spéciale : il est un *enthymème* commun, puisque sa conclusion ne revêt pas plus de force que celle d'un enthymème issu de vraisemblances ; on peut aussi l'appeler simplement un *signe*, puisqu'il est tout de même issu de signes.

Parmi les signes, celui qui est nécessaire, c'est une garantie ; celui qui n'est pas nécessaire n'a pas de nom spécial pour cette différence. J'entends par *nécessaires* les signes dont on tire un raisonnement.⁵⁴

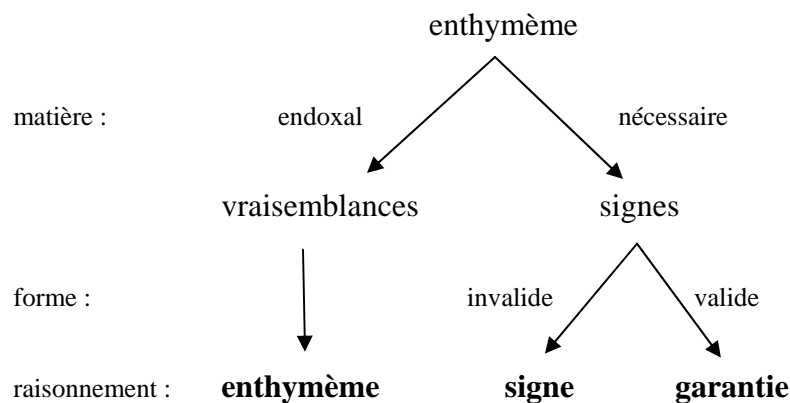
Le critère ultime est bien en évidence : c'est le respect des conditions modales de validité de la figure. Pourquoi, alors, Aristote, dans les *Premiers Analytiques*, nomme-t-il si déterminément *la première figure* l'enthymème qui mérite le titre de *garantie*, et *la seconde et troisième figure* celui qui ne le mérite pas ? La seule réponse qui me paraît acceptable, c'est qu'il pointe sous ce nom les illustrations qu'il a lui-même apportées. Car de fait, parmi ces illustrations, la seule qui satisfait à un mode valide, c'est celle en première figure, et celles en deuxième et troisième figure n'y

⁵⁴*Ibid.*, 1357b3-6.

satisfont pas.

Conclusion

À lire de cette manière les *Premiers Analytiques* et la *Rhétorique*, on atteint à une conception cohérente et féconde de l'enthymème. *Féconde* : il en résulte une présentation précieuse et claire de la façon la plus familière et la plus généralement utile de raisonner ; d'ailleurs, ce mode familier de raisonner, on l'aperçoit dans la généalogie précise qui le rattache à la démarche la plus noble de la raison : la démonstration. *Cohérente* : aucune des illustrations concrètes apportées par Aristote ne s'en trouve exclue, et aucune remarque théorique d'Aristote ne s'en trouve mise en contradiction avec une autre. Non pas que j'aie ici passé en revue tous les textes dont il semblerait surgir un motif de doute. Pareille revue exigerait plus d'espace qu'un article ne peut raisonnablement en occuper. Par exemple, à partir du texte où Aristote reconnaît quatre sources de l'enthymème — « Les enthymèmes peuvent être tirés de quatre lieux : la vraisemblance, *l'exemple*, la garantie et le signe. »⁵⁵ —, on croira peut-être tenir la matière pour une objection à la division de l'enthymème en trois que j'ai exposée.



⁵⁵*Ibid.*, II, 1402b13.

L'enthymème, argument du quotidien

Où intervient l'exemple dans ce contexte ? L'exemple est d'ailleurs déjà le nom d'un raisonnement, et même d'une espèce de raisonnement opposée à l'enthymème. Comment peut-il s'immiscer dans la division interne de l'enthymème ? Voici encore une occasion dans laquelle on doit s'apercevoir de l'usage homonyme de l'enthymème. Ici, Aristote est en train d'énumérer les réfutations que l'on peut opposer à chaque raisonnement oratoire, qu'il soit donc enthymème ou exemple. Or *enthymème* peut s'étendre à un sens assez général pour recouvrir jusqu'à l'exemple, comme *raisonnement* (συλλογισμός) s'étend parfois jusqu'à nommer l'induction⁵⁶. C'est bien sûr cela qu'entend Aristote dans le contexte. Mais même si on voulait voir chacun des quatre membres comme une prémisse spéciale de l'enthymème, il y a de la place pour l'exemple, en le prenant dans le sens homonyme de *prémisse singulière*, étant donné qu'en chaque enthymème, il y a toujours au moins une prémisse singulière, et même deux quand on procède en troisième figure. Mais cette précision n'occasionne pas d'autre espèce pour l'enthymème, le singulier, du fait d'être manifeste, se réduisant au signe. Ainsi, l'enthymème peut procéder d'une vraisemblance et d'un singulier : voici l'enthymème courant ; il peut encore procéder d'un signe et d'un singulier : voici le signe ou la garantie, selon la validité ou invalidité de la forme ; il peut enfin procéder de deux prémisses singulières (ou *exemples*) : il est alors encore le signe ou la garantie, toujours en regard de la validité ou invalidité de sa forme.

Peut-être pourrait-on me reprocher de ne pas avoir rendu compte du rôle des lieux dans la formation de l'enthymème. Ryan, spécialement, consacre une grande partie de son livre au lien enthymème-lieu, qu'il considère essentiel à la notion même de l'enthymème⁵⁷. De fait, le lieu joue un rôle important dans la

⁵⁶On trouve une variante de la même explication dans la présentation de J. Sprute (74). L'exemple est donné là comme un raisonnement antérieur qui fournit sa force, c'est-à-dire sa vraisemblance, à une majeure d'enthymème qui n'est pas immédiatement vraisemblable.

⁵⁷Il ne l'affirme jamais précisément, mais il parle toujours des lieux comme d'« archétypes pour les enthymèmes » (Ryan, 54) et toujours comme si tous

Yvan Pelletier

découverte, parmi des propositions acceptables en elles-mêmes, de celles qui pourront constituer l'enthymème oratoire pertinent au débat. Mais le lieu n'intervient pas dans la définition même de l'enthymème, pas plus que dans celle du raisonnement, du syllogisme en lui-même. Aristote lui-même le précise clairement, en donnant comme « la différence la plus grande entre les enthymèmes, celle surtout qui a échappé pratiquement à tout le monde »⁵⁸, le fait que « certains des enthymèmes sont formulés d'après la méthode de la rhétorique ... tandis que d'autres s'accordent avec d'autres techniques et d'autres facultés »⁵⁹. Seuls les enthymèmes oratoires regardent les lieux :

Je soutiens que sont des raisonnements dialectiques et rhétoriques ceux au regard desquels nous parlons de *lieux*.⁶⁰

Nous n'avons donc pas besoin, ici, d'exposer la doctrine des lieux, pour rendre compte clairement de l'essence de l'enthymème. Mais le lecteur qui s'y intéressera pourra se référer à d'autres écrits où je j'ai exposée⁶¹.

Sans donc prétendre avoir passé en revue tous les textes difficiles, je crois avoir mis en place les principes nécessaires pour résoudre les difficultés qui pourraient se présenter. ©

les enthymèmes dérivait de lieux. « L'enthymème suit la structure du lieu... Ce que (tous les raisonnements du type donnés dans les exemples d'enthymèmes) ont en commun peut s'exprimer par le lieu. » (Ryan, 49)
Mais cela est normal, comme Ryan ne porte son attention sur aucun enthymème non oratoire.

⁵⁸*Rhét.*, I, 2, 1358a2-3.

⁵⁹*Ibid.*, 1358a4-7.

⁶⁰*Ibid.*, 1358a11-13.

⁶¹Voir Pelletier, *La dialectique aristotélicienne*, Montréal : Bellarmin, 1991, ch. VII (251ss.) ; *Pour une définition claire et nette du lieu dialectique*, dans *Laval théologique et philosophique*, vol. 41 (1985), no 3 (octobre), 403-415.

© Note : Les polices de caractères OdysseaU, utilisées pour l'impression de ce document, sont disponibles auprès de : Linguist's Software, Inc., PO Box 580, Edmonds, WA 98020 0580 USA, tél. (425) 775 1130, ou à l'adresse suivante : www.linguistsoftware.com.